
Silvana PATRIARCA, *Numbers and Nationhood. Writing statistics in nineteenth-century Italy*

Cambridge, Cambridge University Press, 1996, 280 p.

Morgane Labbé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/1673>

ISSN : 1957-7745

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2002

Pagination : 238-241

ISBN : 2-222-96730-9

ISSN : 0982-1783

Référence électronique

Morgane Labbé, « Silvana PATRIARCA, *Numbers and Nationhood. Writing statistics in nineteenth-century Italy* », *Histoire & mesure* [En ligne], XVII - 3/4 | 2002, mis en ligne le 15 novembre 2006, consulté le 10 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoiremesure/1673>

Ce document a été généré automatiquement le 10 mai 2019.

© Éditions de l'EHESS

Silvana PATRIARCA, *Numbers and Nationhood. Writing statistics in nineteenth-century Italy*

Cambridge, Cambridge University Press, 1996, 280 p.

Morgane Labbé

- 1 L'ouvrage de Silvana Patriarca fait partie de cette nouvelle catégorie de travaux universitaires sur l'histoire de la statistique, parus depuis les années 1990, et qui ont rompu avec les deux genres longtemps dominants, les travaux centrés sur l'histoire des formalismes et des techniques quantitatives, et les travaux restituant, souvent sur un mode commémoratif, l'histoire des grandes institutions statistiques ¹. Avec la même ambition que ces auteurs, elle propose de lier dans une même approche, l'histoire des instruments et celle de leur contexte social, pour saisir le rôle fondateur de la statistique italienne dans la formation de l'État national.
- 2 La place importante occupée par la statistique dans la culture des élites politiques du *Risorgimento*, d'abord comme écriture d'une nation à faire advenir, puis comme instrument d'un État à unifier, avait déjà fait l'objet de travaux historiographiques. S. Patriarca le rappelle très justement, mais elle souligne également que ces travaux n'ont pas prêté attention au genre discursif que constituait la statistique, et dans lequel les libéraux italiens formulèrent leur projet politique. À l'écart des explications rapprochant statistique et politique dans les termes de la légitimation apportée par les nombres, l'auteur nous invite à explorer la logique propre des procédés statistiques. Logique de mise en forme des données ou de quantification des objets, qui assura l'efficacité politique et symbolique de la représentation statistique à ces deux époques charnières de la construction de l'État italien, celle de la première moitié du XIX^e siècle précédant sa création, et celle de la décennie lui succédant. Dans cette perspective chronologique, l'ouvrage prend en considération le rôle conjoint et successif des deux types d'activité statistique, privée et officielle. Il apporte ainsi une contribution originale à l'histoire de la statistique « privée » qui apparaît ici avec un pouvoir d'institution de la réalité aussi efficace que celui de la statistique officielle dont on connaît la force réifiante des

catégories nationales. Constitutive d'un discours d'opposition politique, cette statistique privée était essentiellement le fait d'« amateurs », c'est-à-dire de non-spécialistes, membres cependant d'un même groupe éduqué adhérant à une vision libérale et réformatrice de l'ordre politique en place. Par la diffusion de leurs écrits, ils espéraient constituer une opinion publique favorable au projet libéral. C'est surtout à partir des années 1830 que s'intensifia leur activité avec la parution d'ouvrages faisant un usage croissant de chiffres pour décrire une grande variété d'objets. On retrouve ici « l'avalanche des nombres », pour reprendre l'expression de Ian Hacking ², qui caractérisa dans de nombreux pays européens, les travaux descriptifs de la fin du XVIII^e siècle issus de l'esprit encyclopédique et classificateur des Lumières.

- 3 S. Patriarca analyse, d'ailleurs finement, la réception par la statistique italienne de ces deux grandes traditions statistiques descriptives, napoléonienne et germanique. Elle montre les traits qu'elle avait en commun avec ces courants, les liens avec la géographie et l'économie politique, et surtout la même prétention à devenir une science de gouvernement en offrant un savoir pratique et prescriptif. Mais elle attire aussi l'attention sur la version propre que les auteurs italiens donnèrent à cette statistique descriptive : si elle était toujours destinée à évaluer la richesse d'un pays à travers l'inventaire de ses ressources, et enseignait au « souverain éclairé » à lire dans leur mise en forme tabellaire comment les multiplier, elle servait aussi à évaluer le degré de « civilisation », l'*incivilimento* atteint par la société. Ainsi les auteurs italiens, attentifs à la réception internationale de leurs aspirations nationales élaborèrent leur « statistique patriotique » en attribuant une dimension morale aux objets mesurés. Ils offraient ainsi une image plus avantageuse de l'Italie que celle perçue à travers le prisme de la richesse économique. Littérature de propagande nationale, ces écrits l'étaient incontestablement, mais en sollicitant une conception de la nation différente de celle des romantiques, absente de ces écrits, comme le signale justement S. Patriarca. Certes, cette définition émancipatrice pouvait difficilement s'exprimer publiquement sous les régimes absolutistes. Mais, quoique l'auteur n'en fasse pas explicitement mention, les statisticiens italiens s'inspiraient probablement d'une autre conception, présente au cours de cette première moitié du XIX^e siècle, celle véhiculée par l'idéologie libérale. Distincte des vues révolutionnaires du XVIII^e siècle, et du principe de l'autodétermination plus tard victorieux, elle fut développée, comme l'écrit Eric Hobsbawm ³ par des penseurs libéraux qui, moins en théorie qu'en pratique, surtout en réponse à l'expansion du principe des nationalités, avaient défini les nations en terme de viabilité économique, c'est-à-dire d'unités de taille suffisante pour l'essor des économies nationales.
- 4 Ce sont, enfin, les procédés mêmes de cette statistique que S. Patriarca a interrogés pour trouver la formule qui engendrait cet imaginaire national. Comme dans les autres traditions descriptives européennes issues de cette « culture de l'observation » du XVIII^e siècle, ils consistaient dans des mises en tableau, des longs inventaires topographiques, des classifications des faits et leur présentation ordonnée selon une complexité croissante. Ce n'était pas encore le savoir positif appuyé sur des chiffres objectivant le monde social, qui faisait la renommée de cette statistique, mais une vertu ultime : le *colpo d'occhio*, la vue synoptique produite par le tableau. Pouvoir saisir en un regard le « corps social » à partir de ces différentes composantes, décrites en détail et mises en relation dans le tableau, validait en dernier ressort le travail statistique.
- 5 Paraissant dans les années précédant l'unification dans des formations politiques différentes – Royaume indépendant de Piémont-Sardaigne ou de Lombardie-Vénétie

rattaché à l'Empire autrichien, Grand-Duché de Toscane, etc. –, mais qui étaient toutes à des degrés divers assujetties à l'ordre absolutiste du Congrès de Vienne, ces travaux donnèrent tardivement une vue globale de la péninsule et s'en tenaient plus prudemment à la description des entités distinctes. Mais ils incitaient déjà à construire statistiquement leur unification, par juxtaposition ou agrégation, ou plus indirectement en fournissant les procédés descriptifs d'où sortirait l'Italie unifiée. Enfin, S. Patriarca saisit à un autre niveau l'efficacité politique du discours statistique : sur le modèle d'autres États européens, ces régimes recueillaient des données sur la population et l'économie, essentiellement à des fins fiscale et militaire. À cette pratique administrative et au secret dans lequel les régimes absolutistes tenaient ces données, les libéraux italiens opposaient leur savoir statistique et encourageaient la publication des informations qui, en éclairant l'opinion publique, étaient sensées accroître l'efficacité du gouvernement. Ces propositions qui touchaient en fait à la question de la transparence du pouvoir, visaient ainsi indirectement l'ordre politique en place.

- 6 La statistique nationale officielle qui apparaît en 1861 après la création du nouvel État italien n'a pas rompu avec cette tradition descriptive, devenue progressivement plus quantitative. La rupture fut institutionnelle, puisque c'était désormais le petit groupe de statisticiens travaillant à la *Direzione centrale di Statistica*, qui concentrait l'essentiel de la production statistique et l'autorité dans cette matière. Membres de la nouvelle élite nationale, ces statisticiens concevaient leur activité à la fois comme un engagement politique au service du nouvel État, et une pratique constitutive de l'administration publique qui devait organiser avec succès le nouveau pays. S. Patriarca rend compte ainsi des efforts considérables qu'ils déployèrent pour la réalisation d'un recensement national comme la publication des données. Mais c'est aussi par les catégories et critères d'enregistrement employés qu'ils envisageaient leur participation à l'œuvre d'un État, qui devait alors répondre au défi posé par la très grande diversité du territoire national. L'ouvrage comporte, à cet égard, un chapitre remarquable sur les divisions régionales, et notamment celle des *compartimenti*, introduites par le bureau de statistique pour recueillir les observations. Ces nouvelles unités spatiales sensées rompre avec les divisions politiques antérieures devaient idéalement, selon une rationalité statistique, découper le territoire national. L'auteur nous montre ainsi de manière exemplaire comment l'espace national construit par les statisticiens était tout à la fois cognitif et politique : le nouveau quadrillage de la péninsule devait contribuer à la construction du nouvel État parce qu'il fournissait à la fois un outil pour accéder à la réalité du « corps de la nation », et un schéma pour intégrer la réalité de son hétérogénéité dans un ensemble cohérent. Les travaux des statisticiens rendaient ainsi intelligibles les clivages de la société italienne : traduits en degrés de pauvreté, en niveau de développement sanitaire ou autres mesures, ils pouvaient être l'objet d'une action politique réformatrice. Mais en retour, en révélant le maintien de ces écarts au fil des ans, la statistique était devenue le miroir de l'échec de la politique unificatrice du nouvel État.
- 7 Ce livre apporte une contribution essentielle à l'histoire de la statistique à de multiples égards dont on a ici rendu compte inégalement. C'est probablement pour l'histoire comparée des statistiques nationales qu'il restera marquant. En effet, cette histoire resta longtemps confinée dans des schémas trop polarisés, comme celui opposant la statistique universitaire allemande à l'arithmétique politique anglaise ou la statistique privée à la statistique des bureaux. La statistique italienne présente une double spécificité qui remet en cause cette catégorisation. D'une part avant 1860, elle se développa à l'écart de toute

structure étatique, de presque toute tradition institutionnelle, sans que cela n'entravât la vigueur des travaux réalisés, ni leur production. D'autre part, cette école statistique italienne se constitua sur fond d'une circulation européenne des idées, riches et variées. La diffusion et la réception des pensées et théories étrangères, en particulier françaises et germaniques, comme celles de J. B. Say, A. Schlözer et A. Quetelet donna lieu à des discussions et des ré-interprétations originales et inattendues. On pense notamment à la réception enthousiaste de l'œuvre de Quetelet, qui contraste avec le rejet des statisticiens allemands de toute idée de lois, alors même que la statistique italienne était une des grandes héritières de la tradition germanique. Si le livre de S. Patriarca s'ajoute aux autres travaux récents pour reconsidérer les spécificités nationales de la statistique, dans le cadre des configurations sociales et politiques propres à chaque pays, il invite aussi à les reconsidérer sous l'angle de la circulation des idées. Elle est ici liée à une grande mobilité des hommes, car dans cette région européenne, les découpages politiques successifs avec leurs cortèges d'annexions, de séparations et de rattachements, conduisirent des générations de lettrés italiens à se rendre dans les universités étrangères comme celles de Prague ou de Vienne. Ils ouvrirent ainsi leur pays aux symbioses intellectuelles dont on mesure la fécondité dans les travaux savants.

NOTES

1. DESROSIÈRES, A., « L'histoire de la statistique comme genre : styles d'écriture et usages sociaux », *Genèses*, 39, Paris, juin 2000, pp. 121-137.
2. HACKING, Ian, *The Taming of Chance*, 1990, Cambridge, Cambridge University Presse, 264 p.
3. HOBBSBAWM, Eric, *Nations et nationalisme depuis 1780*, [trad. de l'anglais], Paris, Folio histoire, Gallimard, 1992, 371 p.